NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

110 N° 4 1988

«Pour nous, les hommes, et pour notre salut». Chronique de christologie

Léon RENWART (s.j.)

p. 571 - 590

https://www.nrt.be/en/articles/pour-nous-les-hommes-et-pour-notre-salut-chronique-de-christologie-362

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

« Pour nous, les hommes, et pour notre salut »

CHRONIQUE DE CHRISTOLOGIE

Dans la vingtaine d'ouvrages que les éditeurs ont eu l'obligeance de nous envoyer, on peut distinguer trois groupes :

– des travaux historiques présentant la christologie d'une époque, d'un ou plusieurs auteurs ou d'un document conciliaire ; autant que possible, nous les classerons en ordre chronologique ;

– des présentations systématiques de la matière dans son ensemble ou sous certains aspects ; dans ce secteur se trouveront notamment trois ouvrages sur le jugement et la mort de Jésus et un sur sa résurrection ;

– deux instruments de travail : une présentation commentée du document « Bible et christologie » et un florilège de textes clés ; nous y joignons une plaquette dans laquelle le P. Schillebeeckx anticipe certains thèmes du tome III de son ouvrage sur Jésus.

- I -

Le deuxième volume de *Christ in Christian Tradition* [1] est la traduction du livre allemand du P. Alois Grillmeier, S.J. dont nous avons rendu compte en 1986. Il s'intéresse aux soixante années qui ont suivi le Concile de Chalcédoine. C'est une histoire mouvementée, peu connue et très intéressante à plus d'un point de vue. Rappelons-en deux. On est étonné, à lire les textes, de la place que les évêques accordent à l'empereur : ils sont pratiquement unanimes à exalter son rôle (certains vont même jusqu'à lui donner la première place comme représentant du Christ sur cette terre). Que le souverain, plus préoccupé de l'unité de son empire que de l'orthodoxie de ses sujets, s'oriente vers des compromis doctrinaux inacceptables et les pasteurs

1. A. GRILLMEIER, S.J., *Christ in Christian Tradition*. II. *From the Council of Chalcedon (451) to Gregory the Great (590-604)*. Part I. *Reception and Contradiction. The development of the discussion about Chalcedon from 451 to the beginning of the reign of Justinian*, London/Oxford, Mowbray, 1987, 24 × 16, XXI-340 p., £ 42.50. – Le volume en allemand a été recensé dans la *NRT*, 1986, 397-399.

percevront assez vite le danger de ce « césaropapisme ». On est également frappé par l'opposition radicale des « monophysites » orientaux au *Tome* de saint Léon, dans lequel les Occidentaux voyaient la pure doctrine de la foi. Il a fallu les contacts noués à l'époque actuelle avec ces « hérétiques » pour établir clairement qu'eux comme nous voulaient et veulent encore professer la même foi au Christ incarné. À l'époque, on n'a pas été capable d'écouter ceux qui suggéraient d'essayer de comprendre les formules des autres plutôt que de se condamner mutuellement comme hérétiques (348, n. 48). On comprend, dans ces conditions, que le P. Grillmeier se demande : « N'eût-il pas été plus aisé de conserver l'unité dans la foi sans un concile impérial ? » (148).

L'éloge de cet ouvrage n'est plus à faire : il constitue un document de base pour l'étude de la christologie des premiers siècles. On ne peut qu'espérer voir bientôt l'achèvement de ce monument de science, de savoir théologique et de solide bon sens : il doit mener la recherche jusqu'au seuil du Moyen Âge. Peut-on aussi espérer que les lecteurs français auront un jour accès, dans leur langue, à ces richesses ? Nous le souhaitons.

Dio salvatore nei Padri della Chiesa, de Basil Studer, O.S.B. [2], est la traduction de l'ouvrage allemand recensé dans notre chronique de 1986. Rappelons brièvement la démarche de l'auteur ; elle découle de sa conviction que la doctrine patristique de la rédemption ne peut se comprendre en dehors de la perspective trinitaire. La démonstration se déroule en trois temps : avant Nicée, le « tournant » que représente ce concile, autour de Chalcédoine. L'intérêt particulier de ce travail vient de l'attention portée par l'auteur aux aspects non strictement dogmatiques (traités avec sérieux et pondération). Les luttes christologiques et trinitaires, ainsi replacées dans leur contexte pastoral, philosophique et même politique, apparaissent mieux sous leur vrai jour. Ne séparant jamais la « théologie » de l'« économie », pasteurs et théologiens ont toujours eu un seul but, même dans les discussions les plus spéculatives : défendre la signification authentique et plénière du salut apporté par Jésus de Nazareth : si le Christ n'est pas réellement homme, il ne nous sauve pas ; s'il n'est pas le vrai Fils du Père, il ne nous divinise pas ; si notre Dieu n'est pas un en trois Personnes, il ne nous invite pas au partage de sa vie d'amour.

2. B. STUDER, O.S.B., *Dio salvatore nei Padri della Chiesa. Trinità, cristologia, soteriologia,* coll. Cultura Cristiana Antica, Roma, Borla, 1986, 21 × 13, 374 p., 26.000 lires. – Sur *Gott und unsere Erlösung im Glauben der Alten Kirche,* cf. *NRT,* 1986, 899.

Dans *La salvezza in Ilario di Poitiers,* Antonio Orazzo [3] se propose de dégager la pensée sotériologique du *Traité sur les psaumes* de saint Hilaire de Poitiers. Mort vers 368, le premier Docteur de l'Église latine s'est trouvé mêlé aux grandes controverses christologiques et trinitaires des premiers siècles ; sa fermeté envers les ariens lui valut quelques années d'exil en Phrygie, dont il profita pour une meilleure connaissance de l'hérésie à laquelle il s'opposait. Son œuvre doctrinale la plus importante est le *De Trinitate* (titre donné, au VI[e] siècle, à l'ouvrage cité jusqu'alors comme *De fide*). Plus directement pastoral, le *Traité sur les psaumes,* écrit vers 365, révèle chez son auteur une pensée qui a mûri ; elle se structure, avec profondeur et simplicité, autour de quelques thèmes majeurs, parmi lesquels l'idée du « corps » occupe une place de premier plan.

Dans un premier chapitre, Orazzo expose la doctrine d'Hilaire sur l'incarnation. Contre les ariens, qui faisaient du Christ la première créature de Dieu, l'évêque de Poitiers affirme la génération éternelle du Fils, mais aussi la réalité de son incarnation dans un vrai corps. Il admet, plus explicitement qu'Athanase, l'existence d'une âme humaine dans le Verbe incarné, mais il n'en tire pas encore toutes les conséquences. Le *Traité sur la Trinité* est avant tout préoccupé d'affirmer, contre les ariens, que le Verbe n'est pas « le principe naturel des souffrances du Christ » ; c'est pourquoi il distingue entre *pati* et *dolere* : le Christ a certes un corps pour souffrir *(pati)* — et il a souffert —, mais il n'a pas une nature telle qu'elle ressente la douleur *(dolere) (De Trin.* 10, 23). Dans le *Traité sur les psaumes,* Hilaire a pris meilleure conscience de la distinction entre nature divine et nature humaine du Christ : l'assomption de cette dernière entraîne faiblesse et capacité de souffrir.

Les deux autres chapitres du livre montrent que le mystère du Verbe incarné offre aux hommes le salut individuel et social et ils décrivent l'interpellation qui leur est adressée. La pensée d'Hilaire s'est peu à peu dégagée d'une vision assez pessimiste du corps, qui lui venait d'Origène. Le corps humain, « incorporé » au Christ par le baptême, n'est plus promis à une spiritualisation sur le modèle de l'âme, il est appelé, tout en restant lui-même, à participer à la gloire qui est celle du corps ressuscité du Christ. Le rôle joué dans la théologie d'Hilaire par le corps du Christ fonde également ses vues sur l'Église : en un sens profond, celle-ci est le « vrai » corps du Christ, celui dont nous avons été appelés à faire partie dès avant la constitu-

3. A. Orazzo, S.I., *La salvezza in Ilario di Poitiers. Cristo salvatore dell'uomo nei « Tractatus super Psalmos »,* Napoli, M. D'Auria, 1986, 24 × 17, 196 p., 20.000 lires.

tion du monde ; c'est ainsi qu'il interprète *Ep 1*, 4. Dans ce texte et d'autres de la même veine, il y aurait matière à une recherche intéressante sur la position d'Hilaire par rapport au « motif » de l'Incarnation. Dans quelle mesure, sans se poser encore le problème de façon explicite, tient-il que l'unique plan de Dieu a été, dès l'origine, de nous appeler tous, en son Fils incarné, à participer à la vie même de la Trinité, malgré le péché ?

Ces quelques réflexions montrent l'intérêt du travail d'Orazzo sur un auteur qui occupe une place importante dans le développement de la théologie christologique et trinitaire en Occident.

Dans *La Christologie idéaliste*[4], le P. Xavier Tilliette, S.J., présente à un large public les recherches des spécialistes sur un domaine resté dans l'ombre jusqu'à une époque récente : la place du Christ dans la philosophie moderne, très précisément dans l'idéalisme allemand. De Kant à Feuerbach, la christologie y connaît sa plus belle floraison. Laissant de côté toute polémique, l'ouvrage prend comme fil conducteur le rapport entre l'*idea Christi* (l'idée qui a embrasé Jésus, le « pur message » de son Évangile) et le Jésus de l'histoire : ce problème est à la fois « l'aiguillon et l'écharde, le point faible, d'une christologie des philosophes » (12). C'est ce que l'auteur met en lumière en trois chapitres : l'un étudie le rapport entre une vie de Jésus et l'idée du Christ, l'autre présente le recours à l'idée de l'exinanition (kénose) comme essai de réponse au lien entre l'homme Jésus et la divine doctrine qu'il annonce, le troisième examine la relation entre le Christ de l'histoire et le christianisme historique. L'idéalisme allemand est la période faste des philosophies de l'histoire, mais le danger n'y est pas illusoire « d'écraser le fondateur sous la construction » (142) et de ne plus voir en Jésus que l'occasion d'un messianisme transféré à un mouvement capable ensuite de fonctionner seul.

Dans cet ouvrage, les spécialistes apprécieront la maîtrise avec laquelle le P. Tilliette présente les auteurs, leur filiation et leur descendance, leurs apports valables et les apories sur lesquelles ils ont buté. Aux croyants et aux théologiens – l'auteur dédie spécialement son ouvrage à ces derniers –, ces pages pourront rendre un double service suivant l'attitude qu'ils adoptent spontanément devant ces philosophes. À ceux qui les abordent « bardés de préjugés » (12), elles montreront qu'une sérieuse connaissance des textes est requise avant d'accuser ces penseurs de déformations spéculatives ; à d'autres

4. X. TILLIETTE, S.J., *La christologie idéaliste*, coll. Jésus et Jésus-Christ, 28, Paris, Desclée, 1986, 20 × 12, 240 p., 125 FF.

théologiens plus « modernes » et à beaucoup de chrétiens cultivés, ces pages révéleront d'où proviennent et ce que véhiculent des idées, parfois même des slogans, devenus monnaie courante. À tous, elles rappelleront que la bonne nouvelle de l'Évangile unit de façon indissoluble la réalité historique concrète de Jésus de Nazareth et la portée universelle de son incarnation rédemptrice. Tel est le message auquel nous devons porter témoignage par notre vie et dont nous devons nous efforcer de rendre raison, sans évacuer le mystère qu'il recèle. Merci au Père Tilliette de l'avoir rappelé avec tant de compétence.

Dans *Jesus Christus – Die Antwort der Kirche auf die Frage nach dem Menschsein*[5], Thomas Gertler, S.J., se propose de présenter la doctrine christologique du Décret *Gaudium et spes* de Vatican II. Dans ce but, il invite d'abord à un parcours diachronique à travers les six (ou huit) versions de ce document, puis à une étude synchronique des trois derniers textes, celui dit d'Ariccia, le *textus recognitus* et le texte définitif : à ce stade en effet, le décret a déjà pris forme pour l'essentiel, et les modifications qu'il subit encore peuvent se présenter de façon synoptique (ce que font cinq annexes). Une troisième partie recherche d'où provient l'aspect concret pris par la christologie dans ce document, puis elle précise le « lieu » à partir duquel elle se déploie : c'est la récapitulation de l'humanité et de l'histoire ; elle étudie enfin la tension qui demeure entre une théologie de l'incarnation et une théologie pascale. Dans un excellent résumé, Gertler dégage la structure de cette constitution et s'efforce d'en apprécier la valeur et les limites. Il rappelle d'abord la grande différence qui existe entre une présentation systématique et un texte conciliaire. C'est particulièrement sensible à Vatican II, vu l'orientation vers le renouveau et l'ouverture pastorale que lui avait assignées Jean XXIII. La recherche d'une présentation intégrant les divers points de vue, fût-ce au prix de certains compromis, y prend le pas sur la cohérence du système et de l'argumentation ; l'attention à la tradition et l'ouverture œcuménique au monde et aux autres croyants l'emporte sur l'allégeance à une philosophie ou une orientation de pensée déterminées ; les vicissitudes du temps se reflètent aussi dans le texte : ce fut l'intention explicite des Pères conciliaires, même s'ils n'eurent pas pleine conscience de la portée de cette décision.

5. Th. GERTLER, S.J., *Jesus Christus – Die Antwort der Kirche auf die Frage nach dem Menschsein. Eine Untersuchung zu Funktion und Inhalt der Christologie im ersten Teil der Pastoralkonstitution « Gaudium et spes » des Zweiten Vatikanischen Konzils*, coll. Erfurter Theologische Studien, 52, Leipzig, St. Benno-Verlag, 1986, 23 × 17, xxv-435 p.

L'intérêt et la difficulté d'une présentation de la christologie de *Gaudium et spes* vient du rôle que celle-ci joue dans le document : le Christ de la foi y est présenté comme la réponse aux deux questions majeures d'aujourd'hui ; il révèle en lui-même ce que c'est que d'être homme, il est l'accomplissement de l'histoire. Le Concile reprend le thème patristique de la « récapitulation », mais il laisse aux théologiens, dont c'est la tâche, la recherche d'une présentation équilibrée de l'histoire du salut et d'une vue évolutive de l'histoire du monde. Aux théologiens encore, il confie le soin de repenser l'ensemble du dogme et du message chrétiens selon la vue unifiée de *Lumen gentium*, 2, qui est sous-jacente à l'entreprise de *Gaudium et spes* : « Le Père éternel... a voulu élever les hommes à la communion de la vie divine ; devenus pécheurs en Adam, il ne les a pas abandonnés. » Le P. Martelet commente avec justesse : « La rédemption ne vient qu'après, non qu'elle serait secondaire, mais parce qu'elle est seconde... Certes, le péché existe et son rachat est lui aussi éternellement décidé, mais le péché n'existe en nous et n'existe pour Dieu qu'en fonction d'un amour infini qui vise *d'abord* à nous unir à Dieu sous le signe du Fils [6]. » Il reste donc aux penseurs chrétiens à déployer, de façon équilibrée, cette vue profondément traditionnelle et riche de promesse pour une théologie plus ouverte et plus réaliste. N'en donnons que deux exemples. Nombre de présentations « classiques » de la rédemption comme rachat, satisfaction vicaire, apaisement de la colère divine ont été critiquées, non sans raison. Une saine théologie de l'incarnation permettrait de montrer que le Christ, en s'incarnant, a réalisé « pour nous les hommes et pour notre salut » ce que lui seul pouvait faire : donner vie, en son humanité, au Corps mystique et nous rendre par là capables de répondre en lui à l'amour du Père. Et si Jésus est mort sur la croix par fidélité à l'amour du Père, ne nous indique-t-il point par là, lui qui est « la voie, la vérité et la vie », la route par laquelle nous avons, nous aussi pauvres pécheurs, à nous avancer pour nous épanouir dans cet amour ? Quant à la théologie des réalités terrestres, qui est « l'une des colonnes » sur lesquelles est édifié *Gaudium et spes*, elle s'éclaire de même : tout ce que Dieu a créé est « bon et très bon », comme le proclame la Genèse, mais aussi ambigu, car l'homme peut en abuser ; mais celui-ci peut aussi et surtout développer, dans ce monde « qui gémit encore dans les douleurs de l'enfantement », ce qu'il contient mysté-

6. G. MARTELET, S.J., *Théologie du sacerdoce. Deux mille ans d'histoire en question.* Paris, Cerf, 1984, p. 49.

rieusement d'éternel, comme en témoignent les dogmes de la résurrection corporelle du Christ et de l'assomption de sa Mère.

Que le P. Gertler soit remercié pour ce travail probe et méticuleux, solidement documenté et qui met bien lumière l'apport de *Gaudium et spes* et ce qu'il reste à faire pour que ses intuitions et ses directives aident les chrétiens à remplir leur rôle dans ce monde et pour ce monde : y être le sel de la terre, sans le laisser s'affadir, mais aussi sans le mettre à l'abri derrière de nouveaux remparts sous prétexte de lui garder toute sa saveur.

Dans *¿ Todavia la salvación cristiana ?*, F.J. Vitoria Cormenzana [7] se demande à quelles conditions le salut apporté par le christianisme peut être perçu comme une bonne nouvelle par les hommes d'aujourd'hui. Dans ce but, il étudie quatre christologies récentes : *La Humanidad nueva* (La nouvelle Humanité), de J.I. Gonzalez Faus ; *Jésus le Christ*, de W. Kasper ; *Le Dieu crucifié*, de J. Moltmann et *La christologie à partir de l'Amérique latine*, de J. Sobrino. Il dégage d'abord les caractères formels de la christologie et ses conséquences sotériologiques. Il examine ensuite ce que disent les auteurs de la *praxis* de Jésus comme lieu où se déploie le contenu matériel d'une sotériologie « d'en bas », puis il étudie la mort de Jésus comme moment décisif et fondement définitif de la sotériologie chrétienne et il présente l'importance accordée par ces auteurs à la résurrection du Christ. Une troisième partie s'intéresse au contenu du mystère pascal dans ses dimensions christologique, théologique, eschatologique et sotériologique. Un dernier chapitre montre comment ces auteurs conçoivent le dogme christologique comme explicitation de la concentration sotériologique de la foi chrétienne. L'auteur conclut sa recherche en dégageant les lignes de force d'une présentation du salut chrétien aux hommes d'aujourd'hui. Il les résume dans une « rose des vents » donnant les quatre points cardinaux de la sotériologie chrétienne ; pas de salut en dehors de Dieu (Kasper), de la croix (Moltmann), des pauvres (Sobrino), du monde (Gonzalez Faus).

Cette brève présentation permettra, nous l'espérons, de situer son auteur et de montrer l'intérêt de son travail, mené avec grand soin.

---

7. F.J. Vitoria Cormenzana, *¿ Todavia la salvación cristiana ? Los diseños soteriológicos de cuatro cristologias actuales : « Jesús, el Cristo », « El Dios crucificado », « Cristologia desde América Latina » y « La humanidad nueva »*, coll. Victoriensia,

- II -

La collection inaugurée par le *Gesù*[8] de Vittorio Croce se propose d'offrir à un large public les richesses de la foi chrétienne, présentées d'une façon à la fois solide et abordable. Ces pages se veulent sainement critiques, c'est-à-dire à la fois ouvertes aux problèmes et intellectuellement honnêtes, car elles visent à donner le témoignage d'une foi qui souhaite se communiquer et croit mériter d'être prise en considération.

Ce premier volume réalise fort bien cet objectif. Une première partie fait découvrir, à travers les récits évangéliques, cet homme « quelconque » qui se met à proclamer une bonne nouvelle, se présente en maître recrutant des disciples, annonce en actes et en paroles que le règne de Dieu est présent, mais finit par être condamné et mis à mort. La seconde partie s'interroge sur les données ainsi recueillies. Dès l'origine, les interprétations ont été divergentes, malgré le fait inouï de la résurrection. L'auteur montre comment les chrétiens, vivant leur foi sous la lumière de l'Esprit, sont peu à peu arrivés à reconnaître que Jésus est le Fils du Père, Dieu comme lui, mais aussi homme comme nous. Le Concile de Chalcédoine l'a exprimé dans la formule : une personne, deux natures. Nous avons particulièrement apprécié la manière dont Croce, sans pédantisme mais avec une doctrine très sûre, introduit aux querelles christologiques des premiers siècles et montre leur intérêt permanent, car les fausses solutions proposées alors sont encore celles qui nous guettent aujourd'hui, lorsque nous perdons le sens du mystère d'amour que Dieu nous révèle en Jésus.

Des huit chapitres de *Jésus en Amérique latine*[9] de Jon Sobrino, S.J., les deux premiers étaient inédits lors de la parution, en 1982, de l'original espagnol. Les six autres reprennent des textes publiés de 1978 à 1982 dans divers ouvrages. L'auteur relève qu'à la lecture de ces documents, il a perçu certaines de leurs limites. Dans l'intérêt même de la cause qu'il défend, on regrettera qu'il n'ait pas eu l'occasion de récrire ces passages. Ce fait laisse au lecteur soucieux de ne pas durcir indûment certaines expressions la tâche difficile de tenir compte des nuances apportées par d'autres contributions de ce volume.

Il est deux axes fondamentaux de cette réflexion où pareille attention s'impose. L'une est l'option préférentielle pour les pauvres, qu'il

8. V. CROCE, *Gesù. Quell'Uomo crocifisso è il Figlio di Dio*, coll. Capire e vivere la fede, 1, Casale Monferrato, Piemme, 1986, 21 × 13, 144 p., 12.000 lires.

9. J. SOBRINO, S.J., *Jésus en Amérique latine. Sa signification pour la foi et la christologie*, coll. Cogitatio Fidei, 140, Paris, Éd. du Cerf, 1986, 22 × 13, 277 p., 197 FF.

faut éviter de durcir au point de prêter flanc à la remarque de Marcello Azevedo : « On ne peut pas naïvement admettre que la pauvreté matérielle est, *ex opere operato*, un sacrement évangélique [10]. » L'autre concerne la conscience humaine de Jésus. Certes, le P. Sobrino affirme très clairement sa fidélité au dogme du Christ vrai Dieu et vrai homme, mais certains de ses textes semblent pouvoir préciser les seuils, les hésitations, les tentations à travers lesquels Jésus serait parvenu à l'épanouissement de sa conscience humaine. Ne devrions-nous pas respecter davantage le mystère de l'Homme-Dieu et la discrétion avec laquelle l'Évangile le laisse pressentir ?

Arrêter ici la recension de cet ouvrage ne serait pas lui rendre justice : les deux premiers chapitres, en effet, contiennent d'importantes précisions sur la pensée du P. Sobrino et montrent clairement sa volonté de bâtir une christologie parfaitement orthodoxe. Ils révèlent aussi, nous semble-t-il, ce que la christologie latino-américaine peut apporter à nos théologies occidentales. Le premier de ces apports est d'être « une réflexion sur la réalité à la lumière de la foi chrétienne », alors que nos recherches en restent facilement à l'orthodoxie du langage, même quand elles soulignent la nécessité de l'orthopraxie ; il suffit de comparer nos nombreux discours sur l'option préférentielle pour les pauvres avec les faibles changements structurels qu'ils ont entraînés jusqu'ici.

Le second est une conséquence du même point de départ. Parce que la réflexion s'enracine dans la vie concrète des chrétiens d'Amérique latine, elle ne met pas « entre parenthèses » l'action du Saint-Esprit et ne rencontre donc pas la difficulté sur laquelle butent tant de christologies « d'en bas » dans nos pays. Aussi souhaitons-nous que l'auteur, conscient qu'il manque encore dans ces pages « une explicitation plus développée de la pneumatologie à partir de Jésus » (9), s'efforce d'approfondir sa recherche en ce sens : il rendra par là un signalé service à la théologie. Et cette étude lui permettra de montrer aussi que, si l'Esprit de Dieu pousse à servir les plus démunis et à rencontrer ainsi, consciemment ou non, le Christ lui-même, d'autres « esprits » sont à l'œuvre, en nous et autour de nous ; or ceux-ci nous poussent à limiter cet élan à un idéal purement terrestre ; c'est la tentation, entre autres, du marxisme (quoi qu'il en soit de la générosité de nombreux marxistes, auxquels on peut sans doute appliquer à bon droit le dicton : « ils valent mieux que leur théorie », il n'en reste pas moins que la théorie existe et constitue une tentation dangereuse).

10. M. Azevedo, S.J., *Communautés ecclésiales de base*, Paris, Centurion, 1986, p. 86 n. 53.

Merci au P. Sobrino pour ce livre instructif et éclairant.

Le matérialisme athée est devenu l'option culturelle prédominante de notre civilisation et trop d'apologistes chrétiens s'efforcent encore de le combattre par des arguments d'un autre âge. Aussi James P. Mackey propose-t-il, dans *Modern Theology* [11], d'aborder les questions essentielles en prenant comme point de départ les apports positifs des grands penseurs qui ont marqué notre époque. À Heidegger, il emprunte l'idée du *Dasein* (être-là, être présent) ; avec Merleau-Ponty, il note le rôle essentiel du corps dans cette prise de conscience ; comme ces philosophes, il relève que l'être humain se perçoit comme un « être-pour-la-mort », car, à la différence de l'animal, l'homme est conscient de la possibilité du non-être. À Marx enfin, il emprunte la notion de *praxis* : celle-ci souligne l'importance de la mise en pratique dans toute connaissance et la dimension sociale qui en découle inévitablement. Tels sont les instruments avec lesquels l'auteur se propose d'examiner les trois mouvements, étroitement liés, qui ont soulevé la question du rapport entre la religion chrétienne et celui qu'elle déclare être son fondateur : la recherche du Jésus historique ; le problème du rapport entre l'histoire, aux conclusions toujours provisoires, et la foi, sans cesse à la recherche d'une certitude absolue ; la redécouverte enfin de la temporalité de l'existence.

Le programme est vaste et attrayant, mais il n'est pas facile d'en apprécier les résultats. L'ouvrage contient de nombreuses notations intéressantes, mais aboutit parfois aussi à des conclusions décevantes. L'auteur part de la *praxis* de Jésus et en déduit qu'il est « divin », mais il conclut néanmoins qu'il n'est qu'un homme (« a man, just a man, but a man for a' that » - 124). Il a des vues pénétrantes sur le symbolisme de l'Eucharistie et sa place centrale dans l'économie sacramentelle ; il estime cependant que la Dernière Cène n'est pas le moment précis de son institution et qu'on ne peut rien en déduire pour une volonté du Christ d'en lier le renouvellement à des ministres ordonnés. Il a de belles pages sur le Père, sur Jésus et sur l'Esprit, mais il s'arrête à une trinité « fonctionnelle ». Il vaut la peine de le citer :

> Ainsi donc, la seule Trinité divine que nous connaissons est composée du pouvoir rendu présent comme Jésus de Nazareth dans son corps actuel qui est l'Église. En d'autres termes, pour les disciples de Jésus, le Dieu personnel est rencontré dans la personne de Jésus de Nazareth et la personne de Jésus de Nazareth est rencontrée dans l'Église. Trois *personae* (sic) dans un divin être-en-acte... la personne

11. J.P. MACKEY, *Modern Theology. A Sense of Direction*, coll. Opus, Oxford, University Press, 1987, 22 × 14, 200 p., £ 4.95 ; rel. £ 12.95.

voilée de Dieu émerge comme la personne de Jésus à travers la personnalité corporative de l'Église. Derrière cette présentation dynamique, il peut certes exister une auto-différenciation interne de la divinité, mais nous ne pouvons le savoir et sommes donc incapables d'en parler (130).

L'on comprend certes que l'auteur soit respectueux du mystère de Dieu, mais, pour que le message et la *praxis* de Jésus soient authentiques, n'est-il pas requis que tout ne se passe pas seulement « comme si », mais que Dieu soit en lui-même Père, Fils et Esprit et nous invite à partager l'amour qui est sa vie intime ?

Ces remarques orientent vers la question fondamentale que soulèvent ces pages : les faiblesses qu'elles renferment proviennent-elles de la démarche à laquelle l'auteur nous invite en compagnie des penseurs modernes ? Ce que nous avons dit ci-dessus nous semble plutôt suggérer que d'autres causes ont interféré dans la recherche : des présupposés, sans doute inconscients, n'ont-ils pas amené à donner trop de confiance à certaines reconstructions exégétiques, à majorer la portée du silence des Écritures sur la structuration de la communauté primitive, à se replier sur une attitude « agnostique » devant le mystère divin ? Nous souhaiterions en conséquence que la recherche proposée par cet ouvrage stimulant soit poursuivie : la route sur laquelle son auteur s'est engagé n'est pas sans péril — quelle démarche théologique en est exempte ? — mais il vaut la peine d'en continuer l'exploration.

Dans *The Incarnation*[12], Brian Hebblethwaite rassemble une douzaine d'études de christologie. Il a écrit la plupart d'entre elles en réponse au volume *The Myth of God incarnate* (1977). S'il revient aujourd'hui sur cette question, c'est parce qu'il estime qu'une christologie sans incarnation représente un choix attirant pour de nombreux chrétiens fermement attachés à la croyance en Dieu, mais ébranlés par les objections soulevées contre la divinité de Jésus-Christ. L'auteur montre avec bonheur et grande clarté que la foi chrétienne perd l'essentiel de sa valeur lorsqu'on abandonne ou met en doute l'incarnation rédemptrice et la foi en un Dieu en trois Personnes. Sans le réalisme d'une incarnation où c'est le propre Fils du Père qui devient réellement l'un d'entre nous, il n'y a plus moyen d'accorder à Jésus la place unique qui en fait le centre de l'histoire humaine. Si celui qui meurt sur la croix n'est pas l'Homme-Dieu, on passe à côté de la profondeur de l'amour prévenant du Père pour les

12. Br. Hebblethwaite, *The Incarnation. Collected essays in Christology*, Cambridge, University Press, 1987, 20 × 13, 184 p., £ 7.95 ; rel. £ 22.50.

hommes qu'il a créés. L'auteur a une formule très heureuse pour le dire : « Il faut donc catégoriquement affirmer que l'amour miséricordieux de Dieu ne dépend pas de la mort du Christ, mais au contraire que celle-ci le manifeste et le met en œuvre... telle fut l'inspiration vraie de la piété chrétienne à travers les âges, malgré les formes parfois frustes dans lesquelles elle l'exprima » (37). Si Dieu n'est pas Trinité, comment pouvons-nous encore croire que nous sommes appelés à partager l'échange d'amour qui est la vie même des Personnes divines ?

Dans ces pages excellentes, il est un point qui nous laisse une certaine hésitation. Hebblethwaite, reprenant à son compte une pensée d'Austin Farrer (qui tient que Jésus « avait tout ce qu'il lui fallait pour être le Fils de Dieu »), écrit : « Il (Jésus) ne savait pas qu'il était Dieu le Fils... mais il sait comment être le Fils de Dieu dans les diverses situations d'une destinée qui se déploie graduellement » (121). N'est-ce pas en dire trop peu ou trop ? Si le Christ est personnellement le Fils, ne doit-il pas savoir, au fond de sa conscience humaine, qui il est ? Par ailleurs, penser que nous pouvons limiter cette conscience et son actuation possible à la manière de se comporter en Fils du Père, n'est-ce pas prétendre pénétrer un peu trop avant dans le mystère de son incarnation ?

Dans *Themes in Theology*[13], Donald M. MacKinnon rassemble, après révision substantielle, une quinzaine d'articles publiés par lui de 1974 à 1984. Les trois groupes ainsi constitués (philosophie, politique, théologie) ont en commun de contribuer à la même entreprise : « re-construire la conception chrétienne de Dieu » (1). Les six essais philosophiques s'intéressent spécialement à des problèmes de théologie négative : indicibilité de Dieu, philosophie de la religion chez Kant, temps et espace, aspects du christianisme chez les idéalistes anglais, usage de la métaphore, la mortalité. Ils sont suivis de deux études politiques : politique de pouvoir et foi religieuse, Créon et Antigone. La section qui intéresse plus directement cette chronique regroupe six textes. Le premier et les trois derniers recensent le recueil paru en 1977 sous le titre *The Mythe of God Incarnate, Le milieu divin* de Teilhard de Chardin, *Crucifixion-Resurrection* de Hoskyns et Davey et les deux ouvrages de Schillebeeckx sur Jésus. Ces comptes rendus détaillés mettent en valeur le contenu et l'intérêt de ces ouvrages, sans en masquer les lacunes ou les faiblesses. Dans

13. D.M. MacKinnon, *Themes in Theology. The three-fold Cord.* Essays in Philosophy, Politics and Theology, Edinburgh, T. & T. Clark, 1987, 23 × 14, VIII-243 p.,

les deux autres essais, « La relation entre les doctrines de l'Incarnation et de la Trinité » et « Prolégomènes à une christologie », MacKinnon présente ses propres réflexions. Le point le plus intéressant nous a semblé le lien étroit qu'il établit entre la Trinité et l'Incarnation, sous l'influence notamment des réflexions de H. U. von Balthasar. Si toutes les œuvres *ad extra* de la Trinité sont communes aux trois personnes, les « missions » répondent aux « processions ». « En conséquence, qu'est donc la doctrine de la Trinité sinon l'effort de reconstruire la doctrine de Dieu de telle sorte que cette « descente » (l'Incarnation) puisse apparaître comme la déclaration suprême, bien que paradoxale, de ce qu'il est en lui-même ? » (160). Si, dans la Trinité, la propriété du Fils est d'être éternellement reçu du Père, sa dépendance (combien active) dans sa vie terrestre en est la « traduction humaine ». Ceci implique évidemment aussi une théologie de la création qui ne fasse pas de notre univers le simple décor dans lequel se déroule son œuvre rédemptrice. Pareille réflexion aide encore à une approche plus correcte des « attributs » divins, qu'il s'agisse de la transcendance de Dieu ou de son « humilité », par exemple.

Traduit de l'italien, *The Cry of Jesus on the Cross*[14], de Gérard Rossé, s'efforce d'approcher le mystère de Jésus à partir du cri : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » poussé par le Crucifié. Dans l'évangile de Marc, c'est la seule parole du Christ en croix. Aussi l'auteur centre-t-il sa recherche sur cette péricope ; il étudie sa place dans le texte d'après les travaux exégétiques les plus récents, qui mettent en lumière les préoccupations théologiques de l'évangéliste. Il recherche aussi l'origine probable de ce verset : « Il existe des indices très sérieux qui donnent à penser que le cri d'abandon de Jésus traduit au moyen du *Ps 22, 2* remonte aux origines de la tradition sur la Passion. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il remonte à Jésus lui-même » (39). Ce problème peut-il être résolu ? De l'avis de Rossé, il n'est pas historiquement démontrable que Jésus a prononcé ces paroles, mais leur place dans le récit marcien correspond à une interprétation théologique authentique du mystère du Christ mourant et elles « peuvent devenir pour nous une révélation sur Dieu lui-même et sa relation avec l'homme, et être saisies comme une clef du comportement chrétien et de l'exigence de « porter sa croix » (*Mc 8,* 34) » (45). L'auteur éclaire ces affirmations à la lumière de l'Ancien Testament, spécialement dans ses thèmes du

14. G. Rossé, *The Cry of Jesus on the Cross.* A Biblical and Theological Study, New York/Mahwah, Paulist Press, 1987, 20 × 14, x-145 p., 1 ill., $ 8.95.

serviteur souffrant et de la « passion du juste », puis il situe le cri d'abandon dans le contexte théologique actuel de l'évangile de Marc. Il parcourt ensuite, à grandes enjambées, l'histoire de l'interprétation de ce texte chez les Pères, les scolastiques, les mystiques, les Réformateurs, l'École française du XVII[e] siècle et les auteurs récents. En conclusion, il montre dans l'abandon de Jésus en croix le sommet de la révélation de Dieu sur lui-même et sur son amour pour nous.

Sans prétendre à faire œuvre de pionnier, l'auteur donne dans ces pages un bon panorama de ce vaste domaine, même si l'on peut y relever certaines lacunes (saint Anselme et sa théorie de la rédemption n'y sont, par exemple, pas mentionnés). Il résume sommairement mais honnêtement la pensée des auteurs qu'il cite. Dans les derniers chapitres, consacrés aux opinions de théologiens actuels, on eût souhaité une présentation plus critique de certaines positions, parfois fort obscures ou passablement éloignées du texte évangélique qui leur sert d'occasion (ou de prétexte). Mais on relèvera le souci de Rossé de rattacher étroitement le dogme de l'Incarnation rédemptrice et celui de la Trinité ; c'est une piste de recherche pleine d'intérêt.

Pourquoi Jésus est-il mort ? Telle est la question à laquelle les chrétiens n'ont jamais cessé de chercher une réponse. Tel est aussi le problème que l'Abbé Michel Deneken, dans *Le salut par la croix* [15], se propose d'examiner sur nouveaux frais dans la théologie catholique contemporaine. Que valent les solutions proposées jadis ? Y a-t-il moyen de mieux présenter à notre temps la personne et l'œuvre de Jésus ? L'A. examine d'abord les essais dogmatiques et leurs principes d'interprétation, puis il applique ces données à trois théories : la satisfaction (saint Anselme), l'expiation pénale ou vicaire et la substitution, le *lutron* (rachat, rançon). Ceci l'amène à étudier l'Épître aux Hébreux et sa place dans le discours sotériologique. Suit une discussion de l'interprétation sacrificielle, en dialogue avec René Girard. Le chapitre suivant examine les nouvelles approches de la mort rédemptrice : problème herméneutique, comment Jésus a vécu sa mort, le cri d'abandon sur la croix, la métaphore du sacrifice comme mal nécessaire. Deux titres sont mis en avant par les chercheurs modernes : Jésus prophète, Jésus serviteur. L'auteur s'efforce d'en préciser la richesse et les limites. Mais il consacre surtout un chapitre à une formule qui a connu, ces derniers temps, un grand succès : la « pro-existence de Jésus, homme-pour-les-autres ». « En guise de

15. M. DENEKEN, *Le salut par la croix dans la théologie catholique contemporaine (1930-1985)*, coll. Thèses, Paris, Éd. du Cerf, 1988, 24 × 16, 419 p., 158 FF.

conclusion », comme il le dit lui-même, il propose un essai sur le salut et la croix. Le langage sacrificiel devrait être abandonné ; on doit se rendre compte de « l'épuisement de sens » que subissent métaphores et figures lorsqu'on les applique à Jésus ; il faut accepter le défi d'une croix qui résiste : à ces conditions, on pourra dire à nos contemporains que le salut se trouve en elle. Il conclut : « La révélation suppose bien sûr le don de l'esprit et la résurrection. Mais croix et résurrection sont inséparables. C'est le même événement qui révèle Dieu dans la mort et Dieu dans la vie... Par la révélation sur la croix, le langage chrétien s'avère une fois de plus langage paradoxal. Mais c'est aussi la seule possibilité pour sortir des ornières de la théologie catholique, telles qu'elles sont apparues tout au long de cette étude. Le salut n'est finalement que recherche de communion avec le crucifié-ressuscité et dans la *Nachfolge* (suite du Christ) » (389).

La recherche entreprise par l'A. touche un problème de toujours revenu au premier plan de l'actualité. Pour l'étudier, Deneken se base sur les recherches exégétiques modernes (il reconnaît ce qu'il doit dans ce domaine à Schillebeeckx) ; il compare et cite largement des auteurs récents (il approuve les uns et critique certains positions des autres). Il est très difficile, lorsque l'on n'est pas exégète de métier (comme lui, nous avouons ne pas l'être), d'apprécier ce qu'il dit des travaux actuels et de leurs résultats ; de même, le fait que Deneken enchaîne souvent des citations prises à différents auteurs ne permet guère de se rendre compte dans quelle mesure chacun de ces écrivains est présenté à sa juste valeur. Mais l'ouvrage, très documenté, soulève un vrai problème, il s'efforce d'y répondre à partir de la foi au Dieu un et trine et il incite à poursuivre la recherche. C'est pourquoi nous voudrions, en terminant, poser une question : pour « sortir des ornières » en empruntant la voie qu'il indique, celle de la pro-existence, ne faudrait-il pas mettre encore mieux en lumière le sens de l'incarnation dans tout son déroulement ? C'est toute la vie de Jésus, culminant dans sa mort, qui est « pour nous les hommes et pour notre salut », car le Christ a fait pour nous ce que lui seul pouvait mener à bien : faire exister en lui le Corps mystique et réaliser ainsi l'unique plan de Dieu dès la création, à savoir faire de nous ses fils adoptifs, dans son Fils incarné, malgré le péché.

Der Prozess Jesu geht weiter (Le procès de Jésus continue) [16], de Rudolf Pesch, comporte deux parties. Une recherche historique

16. R. PESCH, *Der Prozess Jesu geht weiter*, coll. Herderbücherei, 1507, Freiburg i. Br., Herder, 1988, 18 × 11, 126 p., DM 7,90.

présente les documents dont nous disposons ; elle relève les différences de présentation des quatre évangélistes, elle signale aussi des découvertes récentes qui ont éclairé tel ou tel point controversé. Sur la base de ses travaux antérieurs, Pesch propose ensuite une reconstruction hypothétique du déroulement de la Semaine Sainte, du dimanche des Rameaux à la crucifixion. Il se base sur le récit prémarcien de la Passion, tel qu'il l'a reconstitué. On y trouve quelques notations intéressantes : Barabbas pourrait avoir été la victime d'une rafle lors d'une émeute où les séditieux avaient commis un homicide (le texte grec porte en effet le pluriel) ; on voit bien aussi que, chez Jean, « les Juifs » désignent non l'ensemble du peuple, mais « les ennemis de Dieu dans son propre peuple ». La seconde partie est une réflexion théologique sur le fait que le procès de Jésus continue, comme le proclame un verset de l'office du Vendredi Saint : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? » C'est Dieu qui accuse et appelle les hommes à la barre, Juifs et païens confondus, pour y rendre compte de leur attitude envers Jésus et envers les hommes, ses frères et les nôtres. Pesch détaille ces considérations à propos de l'antisémitisme et de la responsabilité des chrétiens dans les horreurs auxquelles il a conduit, Auschwitz notamment.

Jesus Risen [17], de Gerald O'Collins, S.J., présente un ensemble de réflexions sur un sujet qui « reste un perpétuel défi ». Il le fait à partir de trois « points de vue » : le travail érudit du chercheur, la souffrance des malheureux, la liturgie du Peuple de Dieu. Un premier chapitre présente la résurrection dans la réflexion théologique au cours des âges : période patristique, Moyen Âge (saint Thomas), époque moderne. Cette dernière étape est développée en deux chapitres qui décrivent la position de huit théologiens : Barth, Bultmann, Pannenberg, Marxsen, Moltmann, Rahner, Küng et Sobrino. Les chapitres suivants traitent de la résurrection comme « événement » (les apparitions, le tombeau vide) et de la croyance au Christ ressuscité : c'est un acte de foi proprement dit, mais il se base sur des arguments qui le rendent raisonnable (l'A. en propose cinq). La résurrection du crucifié est le point central autour duquel s'organise la foi chrétienne : l'A. le montre pour les affirmations clefs que sont la personne de Jésus, la Trinité, la création, l'Église, les sacrements, la primauté pontificale. La résurrection est aussi le fondement de notre espoir ·

17. G. O'Collins, S.J., *Jesus Risen. An Historical, Fundamental and Systematic Examination of Christ's Resurrection*, New York/Mahwah, Paulist press, 1987, 24 × 16, VI-233 p., $ 16.95.

il est difficile de parler du « corps » ressuscité (O'Collins s'y essaie pourtant, mais il note que l'intervention divine que requiert notre résurrection n'est pas de celles qui bouleversent les situations, car « l'amour intervient, mais n'interfère jamais » (186). L'A. se demande ensuite quel rôle l'amour humain de Jésus pour son Père et pour tous les hommes a joué dans sa résurrection et quel sens en découle pour notre propre comportement. Un dernier chapitre propose des réflexions sur le lien étroit qui existe entre une communication réussie du message pascal et sa traduction symbolique, dans la liturgie notamment, point que trop de christologies laissent dans l'ombre.

Fruit d'un long enseignement, de recherches érudites et d'une large connaissance des christologies anciennes et modernes, ces pages rendront de bons services aux théologiens de métier et à leurs étudiants. L'A. nous permettra une question sur un point mineur, que nous ne sommes pas sûr d'avoir exactement compris. Il écrit : « Pour le Jésus terrestre... une mort réelle signifia que vint ' un temps où il n'exista pas '. Dans la résurrection, l'amour du Père a *ré*-engendré et *re*-créé (les deux soulignés sont dans le texte) ce Jésus mort dont l'existence humaine avait été terminée par la crucifixion » (197). Faut-il comprendre que la mort humaine est proprement une chute dans le néant, qui doit être suivie d'une nouvelle création (*ex nihilo*) ? Dans ce cas, on pourrait à la rigueur admettre que la personne du Fils assure le lien entre son humanité terrestre et celle que le Père re-crée. Mais qu'en est-il de notre propre résurrection, dont celle du Christ est la cause et le modèle ? Si la mort humaine consiste à cesser d'exister, d'où viendra la continuité ? L'être nouveau que Dieu créera pourra me ressembler dans les moindres détails, mais sera-t-il « moi » ? Telle est notre question, si du moins nous avons bien compris la pensée de l'A. sur ce point.

« Pour autant qu'on puisse le discerner dans les données historiques accessibles, Jésus de Nazareth n'a pas pensé qu'il était divin, n'a revendiqué aucun des titres messianiques que le Nouveau Testament lui attribue et est allé à la mort sans avoir eu l'intention de fonder une nouvelle religion appelée christianisme » (5). Telle est l'affirmation par laquelle Thomas Sheehan ouvre *The First Coming*[18], car il la considère comme « un fait largement admis aujourd'hui par des théologiens et des exégètes aussi bien protestants que catholiques » (*ibid.*). Comment expliquer à partir de là que celui qui fut un prophète

18. Th. SHEEHAN, ***The First Coming. How the Kingdom of God became Christianity***, New York, Random House, 1986, 24 × 16 cm, 280 p., $ 18.95.

exceptionnel, mais seulement humain, est maintenant reconnu par la foi chrétienne comme Fils de Dieu, consubstantiel au Père et à l'Esprit ? Voici l'hypothèse avancée par Sheehan : le responsable de cette évolution est l'Apôtre Pierre ; après avoir habilement évité d'être condamné avec son maître (le soi-disant « reniement »), Pierre, rentré à Capharnaum, se rend compte que le message de Jésus ne peut mourir avec lui. Mais il fait subir un premier gauchissement à son annonce : il la centre sur Jésus lui-même. De là découleront, par étapes successives, son assimilation au Fils de l'Homme (par les judéo-chrétiens), l'attribution du titre de Seigneur (par les Juifs hellénistiques) et enfin la déification (par les Églises des Gentils).

On ne referme pas ce livre sans une certaine tristesse : tristesse d'abord de prendre conscience de la pauvre image que l'auteur se fait encore du christianisme ; tristesse plus encore de comparer l'énorme travail de lecture et les prodiges d'ingéniosité déployés par l'auteur avec le résultat décevant auquel il aboutit ; tristesse surtout de voir que cet effort passe à côté de son but : retrouver le vrai message du Christ. Pour le christianisme authentique, Jésus est bien « Dieu avec nous (Emmanuel) » ; il nous révèle que Dieu nous aime au point de nous créer capables de partager son amour ; il nous invite à vivre cet amour dans la réalité concrète, individuelle et sociale, de ce monde et à prendre ainsi notre part dans la préparation du bonheur infini qu'il nous destine, bonheur qui restera réellement humain, car le Christ glorifié a pleinement gardé son humanité.

- III -

Scripture and Christology[19] est la traduction en anglais, par le P. Joseph A. Fitzmyer, S.J., du document « Bible et christologie » publié en 1984 par la Commission Biblique Pontificale. On décrit onze approches modernes (catholiques et non catholiques) de la christologie ; on y relève ce qu'elles ont de légitime, mais aussi leurs lacunes, leurs faiblesses, voire les dangers auxquels elles exposent. Une seconde partie présente le témoignage sur le Christ qui se dégage de l'Écriture prise dans son ensemble, Ancien et Nouveau Testa-

19. J. A. FITZMYER, S.J., *Scripture and Christology. A Statement of the Biblical Commission with a Commentary*, New York/Mahwah, Paulist Press, 1986, 21 × 14, VIII-110 p., $ 6.95.

ment. Dans une édition très soignée en langue anglaise de ce texte, le P. Fitzmyer signale à l'occasion les nuances qui séparent le texte latin (« officiel ») et le texte français (qui a servi de base au travail). Il y ajoute un commentaire qui détaille surtout la première partie du document romain : il y précise les doctrines, les ouvrages probablement visés chez les auteurs que le Commission cite sans autre référence ainsi que les remarques qui leur sont faites. De bons index facilitent la consultation de cet utile instrument de travail.

Le but du P. Léopold Sabourin, S.J., dans le volume *La christologie à partir de textes clés* [20], est de laisser parler ces documents « dans le contexte qui leur est propre, et non pas pêle-mêle avec des textes qui appartiennent à d'autres écrits » (Préface). Des quatorze chapitres de son livre, onze sont consacrés au Nouveau Testament. L'auteur présente successivement les textes appartenant à la christologie palestinienne ancienne, ceux qui figurent dans la source « Q », la tradition marcienne, la préexistence du Christ et son auto-compréhension, la christologie dans les textes de Luc, les traits distinctifs de la présentation matthéenne, les hymnes christologiques anciennes, la christologie de Paul, celle de l'Épître aux Hébreux, de la première Épître de Pierre et des Pastorales, le quatrième Évangile et les Épîtres johanniques, le Christ de l'Apocalypse. Suivent trois chapitres sur les développements ultérieurs. Deux concernent les temps anciens : témoignages postapostoliques, écrits ayant précédé la définition de Chalcédoine ; un troisième et dernier chapitre esquisse quelques orientations actuelles. Une conclusion fait le point après chaque chapitre. Une bibliographie et deux index terminent l'ouvrage.

Perchè la politica non è tutto [21] reproduit les cinq leçons données par Edward Schillebeeckx, O.P., à l'Université Libre Abraham Kuyper d'Amsterdam. L'auteur y discute le livre *Alles is politiek, maar politiek is niet alles* (Tout est politique, mais la politique n'est pas tout) du prof. H. Kuytert, de cette même Université. C'est ce qui explique que la partie traitant des droits et des devoirs de l'Église (des Églises) est la plus développée. L'auteur y défend l'autonomie du domaine politique, mais aussi le droit et le devoir des chrétiens et des autorités

20. L. SABOURIN, *La christologie à partir de textes clés*, coll. Recherches, N.S. 9, Montréal, Éd. Bellarmin ; Paris, Éd. du Cerf, 1986, 24 × 16, 228 p., $ 25.

21. Edw. SCHILLEBEECKX, *Perchè la politica non è tutto. Parlare di Dio in un mondo minacciato*, coll. Giornale di Teologia, 175, Brescia, Ed. Queriniana, 1987, 20 × 13, 108 p., 10 000 lires.

ecclésiastiques d'intervenir, au nom du message évangélique, entre autres pour rappeler le respect de la justice et le devoir de charité, surtout envers les plus pauvres, et celui d'en donner l'exemple. Ces pages lui fournissent aussi l'occasion de rappeler brièvement des points qu'il a traités dans les deux premiers volumes de sa trilogie christologique, notamment l'importance du dogme de la création et la place unique de Jésus-Christ dans l'œuvre du salut ; il signale aussi que certains thèmes sont une anticipation du tome III (le rôle du Saint-Esprit, notamment). Tous ceux qui espèrent l'achèvement de cette œuvre s'en réjouiront.

B-5000 Namur Léon RENWART, S.J.
Rue de Bruxelles, 61